

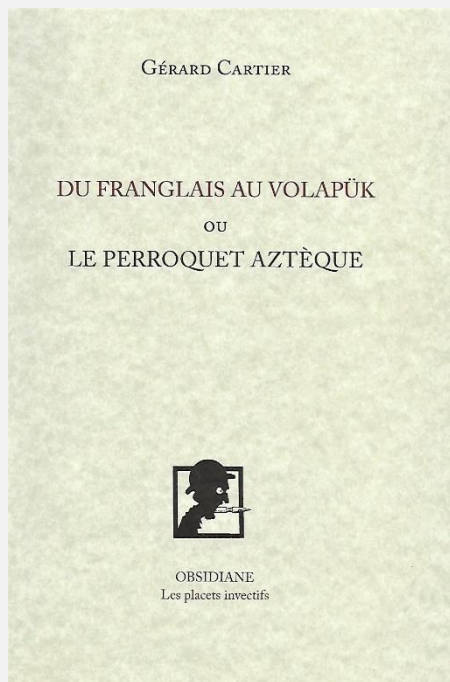
*Des méfaits
de la globishisation*

extrait du livre de
Gérard CARTIER

*Du Franglais au volapük
ou
Le Perroquet aztèque*

*Les Découvreurs
26 novembre 2016*





Réactionnaire ?

L'anglais a submergé la planète. Il est transporté dans les soutes du système : la *globishisation* accompagne la globalisation. Par le truchement de l'anglais, c'est tout un système de valeurs, de références et d'images, une idéologie qu'on transfuse dans le corps social. L'acte qui consiste à adopter sans analyse critique un mot né outre-Atlantique a des conséquences graves. Comme on le sait,

La pensée se fait dans la bouche.¹

si bien que, comme l'a excellemment résumé Claude Hagège : "*Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée*"².

Défendre notre langue, celle qui nous constitue comme communauté, comme nation, c'est non seulement défendre notre culture, c'est aussi défendre notre rapport à l'Histoire et notre autonomie de pensée — donc notre avenir.

Pourtant, ceux qui résistent à l'extension à la culture de cette unification à marche forcée sont suspects. Tenir à sa langue et son patrimoine culturel, vouloir s'en donner les moyens par l'enseignement de disciplines exigeantes et aussi inutiles à l'économie que le latin, la grammaire, la littérature, et même l'Histoire, tout cela serait « réactionnaire ». Réactionnaire ? Comme on le sait, le tsunami libéral suscite de par le monde toutes sortes de réactions identitaires, religieuses, irrédentistes. Les agressions symboliques sont aussi durement ressenties par les peuples que les agressions matérielles. Il en résulte des résistances aveugles, des actions parfois venimeuses, des haines impardonnables.

Mais on peut défendre sa langue sans vouloir le repli sur soi-même, sans repousser l'étranger, bien au contraire, en luttant pour préserver la diversité des langues et des cultures, de toutes les langues — et même de l'anglais, qui, en généralisant un infra-langage calqué sur lui, se voit lui aussi contaminé par le globish. Pas plus que du monde qu'on veut nous imposer, où règne un seul système économique, une seule idéologie, où toutes les langues sont imprégnées par l'anglais, toutes les cultures mises à mal par une culture importée, on peut ne pas vouloir d'un monde divisé, cloisonné, où chaque peuple serait replié sur ses traditions, chaque région sur son bocage, où chacun serait indifférent aux autres ou, pire, les rejetterait.

Nous sommes depuis l'origine prodigieusement inquiets du Monde, que nous avons contribué à peupler, nullement décidés à nous laisser enfermer dans notre périmètre territorial.³

Un beau mot disait cet élan vers les autres, qu'on n'emploie plus guère, et c'est dommage ; celui d'*internationalisme* — que chacun se fasse le monde entier.

Une moderne Pangée

On prétend que c'est justement ce que permet l'anglais : langue véhiculaire commune, il donnerait accès à tous les peuples de notre moderne Pangée. Comme on est loin de ce bel idéal ! Voyez les médias. Tout ce qui se passe aux USA est digne d'être rapporté. L'évènement le plus ténu fait un titre dans *Le Monde*. On veut nous forcer à suivre les moindres péripéties des *mid-terms*, quand ce ne sont pas celles du championnat de basket US. Mais il faut un drame majeur pour qu'on sache

ce qui se passe ailleurs. Une tuerie de masse dans un lycée américain (Colombine, 15 morts) mobilise tous les médias ; s'il se produit en Crimée (Kertch, 20 morts), il n'est digne que d'un entrefilet.

Les surréalistes avaient dressé une carte du monde où l'aire de chaque pays était à proportion de l'intérêt qu'ils lui portaient. Les États-Unis en étaient absents. Le monde de nos médias est aussi déformé, mais à l'inverse. Il serait instructif d'en établir la carte. On y verrait des USA congestionnés et de grands pays atrophiés — à côté de Mercator et de Lambert, la méthode Trump de projection cartographique.

La langue y est pour beaucoup. Nos élites, parlant anglais, vont se former, puis s'informer outre-Atlantique. Le monde s'est élargi, mais les sources de la pensée se sont raréfiées. Est-ce penser un événement que d'importer sans réflexion des concepts façonnés par une société dont les références idéologiques et politiques sont si différentes des nôtres ?

Parenthèse : des États-Unis

Ses grands auteurs, Poe, Faulkner, Pound, etc. ses artistes, ses universités prestigieuses, ses Nobel scientifiques, les merveilles de sa technologie n'occultent pas le reste. Chaque jour donne matière à s'étonner. Cette société hyper violente (pas un jour sans fusillade de masse⁴, une police qui tue sur un soupçon), brutalement inégalitaire, gangrénée par le racisme, obscurcie par une religion étroite, (je n'ose ajouter : capable d'élire un méchant sot comme Président — qui sait ce que l'avenir nous réserve ?), cet État outrageusement militarisé, à l'impérialisme arrogant, comment peuvent-ils nous faire rêver ?

Comment partager l'étrange morale qui fait un scandale d'un mensonge présidentiel à propos d'un adultère, mais qu'indiffère une manipulation d'État responsable d'une guerre, de centaines de milliers de morts et d'un chaos régional qui dure encore, quinze ans après ? ce système où tout se résout en argent, comment l'envier ? Les péchés véniels qu'on effaçait autrefois au confessionnal, on les y absout, après chantage, au moyen d'un accord à cinq zéros sous seing privé. Une soubrette louche empoche un million et demi de dollars pour une pipe peut-être non consentie, alors qu'un homme emprisonné injustement pendant trente-et-un ans se voit octroyer *soixante-quinze dollars*⁵... Encore a-t-il eu la chance de ne pas être exécuté entre-temps. Cette justice à géométrie variable, comment la comprendre ?

Voilà pourtant que ce pays nous est un indépassable modèle. On adopte la moindre idée, le moindre mot, la moindre mode qui y prend naissance. On en importe l'ordre moral le plus étroit et le pire libéralisme, qui ne sont antagonistes qu'en apparence. Fermons la parenthèse, il y aurait trop à dire.

Babel abattue

Cette monomanie a de nombreux effets surnois. Par exemple, celui d'inciter les bacheliers à se spécialiser dans l'étude de l'anglais : « bien parler anglais est indispensable ». Sauf si l'on veut l'enseigner, c'est une erreur. La société a un besoin plus pressant de juristes, de médecins, de professeurs, d'ingénieurs, etc. que de spécialistes d'une langue étrangère. Certes, parler anglais est très souhaitable. Mais cela ne suffit pas à ouvrir les portes de l'entreprise et l'on peut y réussir sans une licence d'anglais. Je me répète, sans doute : le champ lexical de chaque profession est réduit et un peu de grammaire permet à quiconque de se faire comprendre à l'étranger pour les besoins du métier. À Eurotunnel, j'ai vu des germanistes posséder assez d'anglais après quelques mois pour n'en être pas gênés.

À l'université, les classes d'anglais sont donc bondées, tandis que les autres langues sont délaissées. Peut-il en être autrement quand, au lycée, celles-ci sont réduites à la portion congrue ? Il faut apprendre l'anglais, certes, mais ne serait-il pas judicieux d'étudier d'abord une langue plus difficile, une langue à déclinaisons comme l'allemand, le russe ou l'arabe, dont l'apprentissage est long et qu'il est malaisé d'étudier seul ? (Peut-être est-ce le lieu d'une confidence, en forme de regret : j'ai le goût des langues et une nature laborieuse mais, mal doué, j'ai ânonné pendant cinq ans le russe en cours du soir, sans grand succès ; puis l'arabe, tout seul, à trois reprises, sans dépasser le tiers du manuel ; qu'en sera-t-il de la vieille langue à quoi je m'essaie tous les soirs ?) Préconiser l'anglais en seconde langue est presque sacrilège. C'est pourtant ce que faisaient les bons élèves, il y a cinquante ans. Ont-ils eu à s'en plaindre ? Quoi qu'il en soit, dans les facultés, les classes d'allemand, de russe, d'arabe se dépeuplent. Jean-Yves Masson, enseignant, écrivain, éditeur et grand traducteur, faisait récemment le constat suivant :

L'an dernier, pour la première fois de ma carrière, je n'ai pas pu maintenir de groupe de travaux dirigés pour l'étude d'un texte en allemand dans mon cours de licence. J'avais déjà dû renoncer à l'italien... Et tout cela à la Sorbonne, où quand même on pourrait espérer que... Eh bien non.⁶

Les responsables politiques ne font rien pour favoriser la diversité des apprentissages, bien au contraire : hors de l'anglais, point de salut⁷.

Strabisme

La chose est patente pour les arts populaires, par quoi j'ai commencé. Elle l'est aussi en littérature. La multiplication des Français anglophones entraîne une prolifération des traductions, bien au-delà de l'importance réelle de la littérature anglo-saxonne. On traduit certes de grands livres, et il faut le faire, mais pour combien de navets ! On ne nous épargne aucune des cinquante nuances des fonds de rayons US. Dans la plupart des organes de presse qui rendent compte de la littérature, l'essentiel va à l'anglophone. Un exemple éloquent est la « sélection estivale » 2019 de Télérama : sur 15 livres recommandés, 9 sont traduits de l'anglais et, parmi les autres, deux sont des biographies d'écrivains anglo-saxons⁸ ! Ceci avec un a priori désarmant — pas un livre moyen qui ne passe pour un chef-d'œuvre. L'effet le plus immédiat est de restreindre la curiosité et d'appauvrir l'imagination. Les livres traduits d'autres langues occupent une place misérable : l'arbre américain fait tant d'ombre que les autres cultures sont étouffées.

...essayez d'avoir de la presse pour un livre traduit de l'allemand en ce moment, vous m'en direz des nouvelles... Cherchez un film allemand en salle... Demandez dans la rue qui est Goethe. Demandez dans la rue, en Allemagne, qui est Proust...⁹

Ce strabisme va bien au-delà de la littérature. Il affecte aussi, pour les mêmes raisons, le domaine des idées. Ainsi, avec la quasi-disparition de l'allemand à l'université, c'est non seulement une littérature qui s'estompe, ce sont aussi deux siècles de philosophie qu'on ne lit plus dans la langue qui leur a donné forme et qui s'effacent au profit de la philosophie américaine, dont l'approche est tout autre. Je ne juge pas des mérites de l'une et de l'autre, je constate.

Nous vivons déjà dans les ruines de Babel.

¹ Tristan Tzara, Sept manifestes Dada in *Dada est tatou Tout at Dada*, GF Flammarion, p. 226.

² Claude Hagège, *L'Express*, 28 mars 2012. Voir aussi *Contre la pensée unique*, Odile Jacob, 2012

³ Claude Hagège, *L'Express*, 28 mars 2012. Voir aussi *Contre la pensée unique*, Odile Jacob, 2012

⁴ Washington Post, 26 août 2015 : « We're now averaging more than one mass shooting per day in 2015

⁵ Le Monde 22 déc. 2016

⁶ Jean-Yves Masson, Facebook, 22 janv. 2018.

⁷ « En deux ans, M. Blanquer a divisé par deux le nombre de postes à l'agrégation externe d'italien avec, en 2019, un nombre dérisoire, sinon humiliant, de cinq postes, tandis que le capes passe largement sous la barre des vingt postes (contre vingt-huit en 2018 et trente-cinq ou plus les années précédentes), alors même que non seulement la demande dans secondaire ne décroît pas mais que des cohortes d'étudiants commencent l'italien à l'université [...] faute de n'avoir pu le choisir au collège ou au lycée ! » — Tribune dans *Le Monde*, 26 avril 2019.

⁸ Télérama n° 3626, 22 au 28 juin 2019.

⁹ Jean-Yves Masson, *ibid.*